

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSSES.

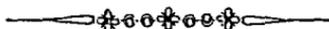
Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 6.

QUEBEC, 10 MAI, 1845.

No. 17.]

Mélanges Littéraires.



LE SAVETIER DE SÉVILLE.

CHRONIQUE ESPAGNOLE. — (1360).

(Suite et fin.)

Tio Fraquillo se frotta les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé ; quand il reporta ses regards devant lui, il ne vit plus personne, et la porte de son échoppe était fermée. — Hum ! murmura-t-il, est-ce que je viens de faire un rêve ? Suis-je réellement corrégidor de Séville ! Bah ! c'est quelque plaisant qui a voulu s'amuser de moi et me faire peur.

Il allongea le cou par la fenêtre de sa baraque et jeta un regard dans l'ombre qui l'environnait ; mais n'apercevant personne, il se remit tranquillement à l'ouvrage, en chantant une joyeuse chanson pour se consoler de la mystification dont il croyait avoir été l'objet.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, quand des bruits de pas se firent entendre sur la place. Fraquillo prêta l'oreille, les pas approchèrent et bientôt le corrégidor en personne, accompagné de six alguazils, s'arrêta devant l'établissement du savetier, qui sortit tout stupéfait et un peu craintif pour savoir ce qu'on voulait de lui.

— Monseigneur, dit don Herrera en s'inclinant devant Tio Fraquillo, le roi mon maître m'envoie déposer dans vos mains ma dignité et mon pouvoir. Ce parchemin, signé de don Pedro, vous institue corrégidor de Séville, et voici des alguazils chargés d'exécuter vos ordres.

Là-dessus, don Herrera fit de nouveau une profonde courbette devant Fraquillo et le laissa.

Fraquillo regardait d'un air hébété de surprise le magistrat qui s'éloignait, les alguazils debout et muets auprès de lui et l'ordre qu'il tenait à la main. Enfin il rentra dans sa boutique et déroula sous le terne rayon de sa mèche le parchemin qu'on venait de lui remettre.

—Encore la menace du gibet ! A coup sûr s'écria t-il, c'est le roi que je viens de voir tout à l'heure, c'est lui qui m'a parlé. Ah ! sa Majesté a voulu me prendre au mot dans l'espoir de me faire étrangler sous ses fenêtres ! Il n'en sera rien, par saint François ! Et puisque je suis pour tout de bon corrégidor jusqu'à demain soir, nous verrons qui sera attrappé de don Pedro el Crudel, ou de Tio Fraquillo el Zapatero.

Tio Fraquillo tira de dessous son établi deux vieux chiffons de papier ; il trépa dans un pot de noir, une mauvaise plume émoussée et gribouilla à la hâte l'ordonnance suivante :

“ Nous, corrégidor de Séville, ordonnons à don Bringas de se laisser pendre sur-le-champ, s'il n'aime mieux livrer aux greniers publics le froment qu'il recèle chez lui.

“ Signé DON FRAQUILLO,
“ Corrégidor de Séville.”

Ayant rédigé une pareille épître en faveur de don Guttières, il divisa en deux escadrons ses six aguazils et les dépêcha aux quartiers de la Porte-de-Castille et Santa-Maria, en leur joignant de se faire escorter d'une compagnie de soldats, de transporter chez les boulangers la quantité de blé nécessaire à la consommation d'une journée et d'enfermer le reste dans les greniers de la ville. Il leur recommanda surtout le secret et l'activité. “ Si vous manquez à un seul point de mes instructions, ajouta Fraquillo, je vous préviens que demain, à pareille heure, je serai démis et pendu ; mais je vous jure par Belzébut que le bourreau vous aura serré le cou avant de venir me prendre. Allez, mes petits amis.”

Les aguazils s'empressèrent de faire ponctuellement tout ce que le nouveau corrégidor leur avait ordonné d'une façon si propre à stimuler leur zèle et leur exactitude.

Don Bringas et don Guttière, après quelques minutes d'hésitation, refusèrent de se laisser pendre. Le lendemain le peuple s'éveilla dans l'abondance.

MARC-MICHEL.

LE RÉPERTOIRE VIVANT.

Ce qui donnait surtout une grande force à l'administration, pendant le gouvernement impérial, c'était le soin que mettait Napoléon à s'entourer de gens d'une grande capacité. Lorsque, dans la foule, il apercevait un homme de mérite, il l'en retirait aussitôt, et savait le rendre utile à l'état. Cette disposition de Napoléon à élever le talent fut un jour bien près de tomber à faux.

Le duc de Feltre, ministre de la guerre, avait un chef de division nommé X... homme de cinquante ans environ, honnête et laborieux, mais dont le travail se bornait à recevoir, de tous les points de l'Europe et de la France, des états de situation qu'il dépouillait dans la vue d'établir combien de soldats étaient présents sous les armes, combien en congé, combien aux hôpitaux. Cette occupation constante avait fait de M. X... une mécanique à additions ; il additionnait ses bataillons au bureau, dans la rue, à table, au lit ; ses rêves et ses cauchemars redevisaient à sa femme épouvantée une compagnie égarée, une escouade perdue ; il mêlait ses chiffres et ses colonnes à des communications, même d'amitié ou de simple politesse, et vous aurait volontiers incorporé pour porter au grand complet le régiment où un homme lui manquait. M. X... avait, en outre, la mémoire des lieux où était situé chaque corps de troupes ; sa tête était un véritable livret d'emplacement.

Le développement de l'un de ces vastes projets qui ébranlaient le monde, conduisant Napoléon à jeter les bases d'une nouvelle organisation militaire, il travailla

plusieurs jours avec le duc de Feltré, homme d'un sens droit, d'une raison éclairée; mais dont la mémoire n'avait rien de comparable à celle de M. X...; qui était dans ce genre-là une espèce de Lemazurier. Les séances commençaient à devenir laborieuses pour le duc de Feltré, attendu que Napoléon demandait incessamment où était le dépôt du 42e, du 54e, du 103e, et que le pauvre duc, à chaque nouvelle question, feuilletait, tournait, et retournait l'énorme dictionnaire dont l'avait chargé M. X... " Je crois, dit avec timidité le duc harassé, que la présence de M. X..., chef de la division du mouvement des troupes, pourrait être ici utile à V. M.—Faites-le venir."

A ces mots, un officier d'ordonnance part, arrive au ministère, emballé le pauvre M. X..., l'amène aux Tuileries, et le lance dans le cabinet de Napoléon. Toute autre que celle de M. X... eût été troublée de ce mouvement et de cette présentation; rien ne pouvait altérer la sienne. " Bonjour, monsieur; où sont les trois premiers bataillons du 48e ?— A Ratisbonne.—La quatrième ?— A Ancône, armée d'Italie.—Le cinquième ?— A Vittoria, 4e corps de l'armée d'Espagne.—Et son dépôt ?— Ostende.—Presens sous les armes ?— 3,555.—Hôpitaux ?—223.—Les congés ?— 44.—Détachés ?— Deux compagnies du cinquième.—Aux eaux ?—3."

Après ce dialogue, dont l'épreuve s'étendit immédiatement à plusieurs corps, avec la même rapidité dans les questions, et le même aplomb dans les répliques, Napoléon resta frappé d'étonnement. Il tire à part le duc de Feltré: " Vous avez là, lui dit-il, un homme extraordinaire." Puis se tourna vers M. X...: " Vous pouvez vous retirer; vous aurez de mes nouvelles. M. le duc de Feltré, reprend Napoléon, vous me proposerez demain M. X... à la place de conseiller-d'état.—Je prie V. M. de me permettre de lui faire observer que M. X... n'a que des ces chiffres dans la tête; il ne saurait pas même rédiger un rapport, et serait d'une entière nullité au conseil-d'état.—Eh bien! vous doublerez ses appointemens. Et le bon M. X... eut 24,000 fr. de traitement pour sa prodigieuse mémoire."

LA MAISONNETTE.

Ne vous est-il jamais arrivé, en voyageant dans une contrée éloignée des villes, d'apercevoir sur le penchant d'une colline, à l'exposition du soleil levant, une maisonnette avec un jardin attenant, clos par une haie vive, et tout autour une pelousse verte, un petit verger, un jeune taillis, un ruisseau qui murmure; un troupeau qui bondit; et en observant ce luxe champêtre, ne vous êtes-vous pas écrié: " Bon dieu, que l'on doit être heureux dans cette jolie chaumière!" —Et si la fantaisie vous prend de descendre de votre carrosse et de pénétrer dans l'intérieur de ce modeste manoir; s'il se présente à vos regards un vieillard à figure vénérable, une mère entourée de ses enfans, un mobilier rustique, mais commode, un air d'aisance et de propreté; n'avez-vous pas dit en vous-même: " Combien ici la vie doit être douce?" Tout ce qui est nécessaire aux besoins et même aux agrémens de l'existence s'y trouve, et rien de ce qui peut corrompre le goût, exciter l'envie ou troubler le repos, n'y est.—Mais vraiment ces enfans sont plus frais, plus gais, plus beaux que les miens, on les croirait modelés sur les figures révélées au Corrège; ce vieillard semble appartenir à l'école de Greuse; sa femme, malgré tout l'éclat du bel âge, est moins intéressante que cette belle fleur d'automne, cette mère qui semble emprunter de nouveaux charmes aux boutons qui s'épanouissent autour d'elle.—Il y a probablement ici une autre manière qu'à la ville de conserver de la beauté aux mères.—Tout y est d'ailleurs fort heureusement disposé; on est fort bien assis sur ce grand fauteuil de paille; les pieds reposent mollement sur ce tapis de jonc; ce foyer est très-propre, ce

laitage et ces fruits ont l'air excellent.—Il y a vraiment ici quelque chose qui fait mieux que de séduire ; qui attache. Et si le poids des années a courbé votre taille, si les soucis ont blanchi votre tête et sillonné votre visage, combien d'âmes réflexions se présentent à votre esprit sur votre existence passée.— En proie à des passions insensées, en buttes à des ambitions rivales ou hostiles, elle n'a été, à vrai dire, qu'une longue tempête.—Toutes les forces de votre jeunesse et toutes les facultés de votre âge mûr ont été épuisées dans des efforts qui n'ont pas toujours été heureux.— Vous vous êtes insensiblement consumé dans de vives et douloureuses angoisses, pour arriver à quoi ? à une vieillesse fâcheuse, et dans peu de jours peut-être au cimetière du Père Lachaise, avec votre berline à la suite du corbillard, avec votre cheval de main, votre chien fidèle, vos armoiries, vos décorations, comme si tous ces ornemens et toutes ces bêtes, ayant fait long-tems partie de vous-même, se trouvaient frappés du même coup que vous, et devaient vous suivre dans la même tombe. Telles sont les pensées qui vous agitent dans cet asile de paix et d'innocence, *humble et chaste maison* où vous auriez désiré de passer votre vie.—Mais le tems presse... Vous voulez continuer votre voyage... Vous demandez vos chevaux et votre voiture... Vous prenez congé de l'aimable famille... Vous saluez avec respects ces pénates rustiques... Vous dites adieu aux bocages qui l'ombragent et l'embellissent, et il n'y a pas jusqu'au petit ruisseau, sur le bord duquel vous n'alliez murmurer un dernier adieu.— Vous voilà sur la grande route... Vous arrivez en grande hâte à Paris... Et à peine y êtes-vous, que vous sautez d'une voiture de voyage dans une voiture de ville ; vous voilà courant les salons à grande influence, assiégeant les cabinets ministériels, sans doute pour leur demander une petite chaumière, le bonheur et les loisirs d'une vie pastorale ; non... Ce que vous sollicitez, c'est une place de gentilhomme de la chambre. Telle est en vous la force de l'éducation et l'instinct de l'habitude.—Jenne encore, vous avez appris de bonne heure à supporter le poids des chaînes.—Vous avez filé toute votre vie la prison dans laquelle vous vous êtes renfermé, vous y mourrez comme une chenille ; et comme vous avez abdiqué toutes les antiques croyances, vous y mourrez sans espoir de renaître papillon.

VOL DÉCOUVERT PAR UN MAGNÉTISEUR ARABE.

Le tribunal de Philippeville voit souvent se dérouler devant lui des scènes de mœurs curieuses et piquantes. Qui se douterait, par exemple, que le magnétisme, cette nouveauté si nouvelle en France que l'on n'y trouve le plus souvent qu'à l'état de charlatanisme, est connu et pratiqué par les indigènes ?

Trois juifs, Chemoun-Ban-Choncha, Isaac Ben-Kabi et Mardokai-Ben-Aroun, partent ensemble de Philippeville pour aller coucher dans une tribu située à dix heures dans le sud ; avant le départ, Mardokai serre précieusement quarante doudros dans son *tellis*, et ses deux compagnons de route remarquent cette précaution prudente. On chemine gaiement, on fait de beaux projets, et le soir nos voyageurs arrivent dans la tribu ; ils demandent l'hospitalité à une famille arabe dont le chef était absent ; mais telle est la puissance des mœurs hospitalières, que la tente s'ouvre pour les voyageurs.

La nuit se passe sans encombre ; hôtes et maîtres se lèvent aux premiers rayons du jour. Isaac trouve habilement moyen d'éloigner l'opulent Mardokai, qui confiant, laisse son *tellis* sous la tente. La maîtresse du logis elle-même, qui vaquait aux soins du ménage, est appelée au dehors sous un prétexte adroitement suscitée par Isaac. Elle abandonne à regret le fourneau mobile où déjà bouillonnait l'eau destinée à cuire le kouskousou, et en recommande la surveillance à sa petite Aïcha, brune enfant de huit ans.

Le juif ordonne à l'enfant de sortir, mais celle-ci, à peine dehors, soit qu'elle craigne d'être grondée par sa mère pour avoir abandonné la surveillance du kous-koussou, soit qu'elle cède à cette instinct de curiosité qui tourmente les filles d'Ève, retourne aussitôt vers la porte, regarde par une ouverture et voit le juif Chemoun qui tenait dans ses mains le tellis de Mardokai, et en retirait quelque chose qu'il serrait avec soin dans sa ceinture. L'enfant n'attache aucune importance à cette remarque, dont elle ne parle que beaucoup plus tard.

Peu de temps après, Mardokai rentre et ne trouve que la mère et la fille accroupies auprès du fourneau ; ses deux compagnons de route venaient de sortir, se dirigeant vers une haie voisine.

Le trop confiant Mardokai prend son tellis pour aller les rejoindre ; mais la légèreté du sac lui indique aussitôt la soustraction dont il est victime. On ne dépouille pas un juif sans qu'il pousse les hauts cris. Loin de soupçonner ses coreligionnaires, Mardokai accusa la femme arabe ; celle-ci se récrie. Sur ces entrefaites, le mari, Sidi-Kamir, arrive, entend l'accusation formulée contre sa femme, les dénégations de celle-ci. Il jure par sa barbe que le voleur sera découvert, car il ne veut pas que sa tente soit flétrie par d'injustes soupçons, il ne veut pas que son hospitalité ait été funeste même à un israélite. Mais comment découvrir le voleur ? Le moyen est tout trouvé. Sid-Ali, le devin le plus célèbre de la contrée, le découvrira certainement.

L'Arabe Kamir part aussitôt, il se rend dans les Zerdeza, où demeure le saint personnage, et lui offre dix douros pour le décider à venir chez lui.

Le sorcier et l'Arabe arrivent dans la tribu, Kamir réunit douze chefs des tribus les plus influentes, sorte de tribunal d'honneur auquel il confie le soin de sa réputation. Sid-Ali entre gravement au milieu de ce cercle vénérable et demande le concours de l'un des assistants ; mais personne ne s'offre, car on se soucie peu de servir de compère à un sorcier. Cependant Kamir offre deux douros, et à l'aide de cet argument irrésistible, un jeune homme de vingt-cinq ans consent à se mettre à la disposition de Sid-Ali.

— Ta main, dit le sorcier ; et l'Arabe tend sa main tremblante. Le sorcier prend cette main dans la sienne, y écrit des noms mystérieux et prévient le jeune homme qu'il va l'endormir. On apporte un réchaud ; Sid-Ali y brûle des parfums ; il commence alors les plus savantes passes magnétiques, et bientôt le sujet s'endort profondément.

L'émotion et un silence profond règnent dans l'assemblée. Derrière les douze vieillards accroupis sur le sol se pressent des curieux en foule. Kamir, sa femme, les trois juifs, les yeux fixés sur les deux acteurs de cette scène étrange, en attendent le dénouement avec anxiété.

— Lève-toi, et touche le voleur ! dit Sid-Ali avec autorité. Le magnétisé obéit à cet ordre suprême. Il se lève, hésite un instant, puis, d'une main ferme, il touche le juif Chemoun et Ben-Choucha.

Telle fut l'impression produite par cette accusation muette et solennelle, que les deux coupables ne nièrent pas un instant leur faute. Malgré leur aveu, Mardokai avait peine à y croire.

— Retournons à Philippeville, lui dirent-ils ; là, nous te rendrons la somme que nous t'avons prise.

Le naïf Mardokai, au lieu d'exiger une restitution immédiate, consent à ce délai ; mais à Philippeville, ne pouvant rencontrer ni son argent, ni ses voleurs, il porte plainte : on arrête les deux juifs, l'affaire s'instruit, et enfin tous les détails que nous venons de reproduire sont racontés à l'audience par les témoins. La déposition du principal témoin, de l'Arabe magnétisé, a été fort curieuse, en ce qu'elle a été complètement négative. Il a déclaré qu'il ne savait rien de ce qu'il avait fait ou dit pendant son sommeil, mais qu'après il en avait été malade pendant deux jours ; il jure qu'on ne l'y reprendra plus.

Les débats ayant établi de la manière la plus claire la culpabilité des deux juifs, ils ont été condamnés, l'un comme auteur, l'autre comme complice du vol, à un an de prison. Mardokai assure qu'il aurait préféré qu'on lui rendit ses quarante-douros.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 10 MAI, 1845.

LETTRE D'UN VIGERISTE

DE MONTRÉAL

A UN

VIGERISTE

DE QUÉBEC.

Mon cher ami.

J'en'ai pas l'honneur de vous connaître pourtant j'ai une faible réminiscence d'avoir entendu votre nom ; mais la politique honnête que vous professez aujourd'hui m'est une garantie suffisante de la sympathie qui ne peut manquer d'exister entre gens qui travaillent pour le succès d'un seul et même objet. Ces considérations et bien d'autre qu'il serait oiseux d'énumérer m'enhardissent à m'adresser à vous afin de lier des relations qui ne peuvent qu'être agréables et peut-être utiles par la suite des tems selon la tournure que prendront les évènements. J'ai besoin, je vous l'avoue, de vous ouvrir mon cœur afin de rassurer ma conscience bourrelée par moments, et de tirer le meilleur parti possible de ma position actuelle puisque j'ai fait tant que de l'accepter. Voyez-vous, mon cher ami, je suis franc et je vais vous parler sans feinte, attendant de votre part, en retour, une pareille marque de confiance.

J'ai vu par la gazette officielle que vous avez eu une place, une assez bonne place. Permettez-moi de vous offrir mes plus sincères félicitations. Je n'ai pas encore le plaisir de partager avec vous cet avantage, mais c'est tout comme ; on me promet une nomination très prochainement et j'ai lieu de croire que j'y puis compter ; vous savez que le système du gouvernement responsable, tel qu'entendu par tout le monde, oblige les ministres à choisir les employés publics parmi les partisans de leur politique ; or comme les amis de l'administration actuelle sont en très-petit nombre, il est clair que tous seront placés à leur tour. Voilà le grand avantage que je trouve à faire partie de la petite mais courageuse phalange des vigeristes.

Après vous avoir adressé mes félicitations il faut que je vous adresse des condoléances ; car je sais par expérience que tout n'est pas couleur de rose, parfait bonheur dans les bonnes grâces du pouvoir et qu'il faut quelquefois payer bien

cher les faveurs momentanées dont on peut être comblé. Ainsi je ne doute point que l'envie, la médisance et même la calomnie ne dirigent contre votre réputation, contre votre conduite leurs traits, les plus acérés, voire même les plus empoisonnés ; il m'est revenu, vous le dirai-je, quelques rumeurs, qui ne sont sans doute que de faibles échos de ce qui se proclame tout haut dans votre propre ville ; eh bien on répand ici que vous ne devez votre avancement qu'au zèle avec lequel vous avez tenu l'administration au courant de tout ce qui se disait et se faisait à Québec ; que vous poussiez l'espionnage, excusez ce vilain mot, mais c'est celui dont on se sert tout haut pour qualifier vos éminents services ; que vous poussiez donc l'espionnage jusqu'à raconter mot pour mot dans les lettres que vous transmettiez au siège du gouvernement, les conversations tout entières de vos amis qui ne se défiaient pas de vous. Quelle abomination ! mais ce n'est rien encore ; on dit de plus que lorsque vous n'aviez rien à transmettre d'intéressant, vous poussiez la perversité jusqu'à inventer des renseignements, jusqu'à imaginer des intrigues, que vous dévoiliez ainsi sans peine. O dépravation de la dépravation ! A quoi nous pousse l'inimitié politique ! je m'explique ; à quoi l'inimitié politique pousse nos adversaires ; car n'allez pas croire que je veuille vous blâmer de pareille chose ; tout ce qu'on peut faire pour aider à la cause que nous soutenons et qui nous soutient est moral et noble puisqu'elle tend au bien du pays. Vous devez accepter tous ces déboires, mon cher ami, avec cette philosophie et cette résignation que doivent vous inspirer trois cents louis par année, car c'est là, si je ne me trompe, le montant de l'intérêt que vous devez désormais porter à la chose publique. C'est bien magnifique pour commencer et surtout, permettez-moi de le dire, pour un homme comme vous qui n'avez jamais marché avec le peuple, qui au contraire avez toujours été plus ou moins étroitement lié, non pas avec les hommes du pouvoir, mais avec les amis des amis des gens qui avaient quelque influence sur les personnes qui conduisent les gouverneurs.

Votre brillant succès encouragera, je l'espère, une foule de jeunes gens à suivre vos traces et à embrasser les nobles couleurs du vigérisme ; c'est ainsi que les choses les plus insignifiantes en elles-mêmes ont quelquefois les plus beaux résultats ; il pourrait bien arriver que quelques nominations faites à propos parmi les hommes qu'on s'attend le moins à voir avancer produisent une réaction dans l'opinion que ne causerait point l'entrée au ministère du plus grand personnage. J'aime à croire, mon cher, que votre zèle ne se ralentira point par la récompense que vous avez obtenue, mais qu'au contraire vous vous appliquerez à faire fleurir et multiplier par votre exemple l'intéressante classe des *loose-fishes* qui est encore trop peu répandue dans Québec, ce glorieux foyer du patriotisme têté et désintéressé. Depuis que vous avez une place, le premier venu peut en ambitionner une autre, car dès qu'on verra que l'on récompense l'opinion, les services et non point l'aptitude et les talents, chacun s'efforcera d'en mériter ; voilà comme j'entends la justice égale appliquée à la politique, car la nature donne les talents et la volonté l'opinion. Je prends ici tant que je puis votre défense auprès de qui vous attaque ; j'ose croire que vous voudrez bien réciproquer le service en me rendant la pareille dès que j'aurai goûté aux réalités des faveurs du pouvoir qui ne m'a pas encore donné que des à comptes.

Tout à vous.

UN VIGERISTE

Qui vit dans l'espérance.

P. S. Dans votre prochaine dépêche au siège du gouvernement ayez l'obligeance de dire combien je pourrais être utile à l'administration ; vous devez voir que je ne suis pas sot et que je puis jouer mon rôle tout comme un autre.

LA VÉRITÉ CHOQUE

ou

Le Fantasque en antagonisme avec lord Metcalfe
RIEN QUE ÇA !

Nous avons reçu (cela sans plaisanterie et sérieusement) la lettre suivante :

Hotel du Gouvernement, 8 Mai 1845.

MONSIEUR,

Je m'abstiens de commenter sur la vulgaire lâcheté (*heartless vulgarity!*) qui caractérise le *Fantasque* du 3 courant, (*) mais je vous requiers de ne plus envoyer ce journal à la maison du gouvernement.

à l'éditeur du *Fantasque*
etc. etc. etc.

Je suis, Monsieur

Votre Obéissant Svtr.

Québec.

J. M. HIGGINSON.

Oui lecteurs, nous avons reçu par la poste de ce matin la lettre ridicule que vous venez de lire et par laquelle vous avez dû voir que lord Metcalfe ne veut plus entendre ses vérités.

Nous ne savons encore comment et à quelle occasion Son Excellence a pu prendre une pareille résolution, mais d'ici à notre prochaine feuille nous aurons probablement reçu de nos espions tous les renseignements désirables sur cet événement, de sorte que vous pouvez attendre la description complète de la scène qui eut lieu à cette occasion. Nous regrettons que l'espace nous manque aujourd'hui pour le faire, car avec un peu d'effort nous pourrions, connaissant les hommes, suppléer aux informations authentiques avec un peu de jugement et d'imagination ; mais nos lecteurs ne perdront rien pour attendre.

Par exemple nous dirons à M. Higginson qu'il ne s'est pas conformé aux conditions ordinaires des journaux qui veulent qu'un abonné règle tous les arrérages lorsqu'il renvoie sa feuille ; or pournous humilier véritablement il aurait dû inclure dans sa lettre tout le montant que les gouverneurs nous doivent pour abonnement ; alors nous n'aurions pu nous empêcher de nous écrier en voyant cette belle somme ! voyez quel malheur de perdre un aussi bon abonné ! tandis qu'à présent nous nous frottons les mains en disant : Bon ! voilà quatre piastres d'économisées par année, c'est comme si nous avions trente quatre louis en rente sur l'état ; car il faut vous dire que depuis que nous publions le *Fantasque* tous les gouverneurs y ont souscrit, mais qu'ils sont partis pour l'Angleterre ou l'autre monde sans nous payer, excepté pourtant lord Sydenham qui a fidèlement réglé ses comptes avant de mourir. C'est une justice que nous devons rendre à cet honnête défunt.

Attendez donc impatiemment chers lecteurs le prochain numéro que, pour être plus généreux que milord Metcalfe, nous lui enverrons *gratis*.

[*] Contenant la dépêche de lord Stanley à lord Metcalfe.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, -QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros d'avance.